

## Union nationale : penser sous le coup de l'événement

Author : Jean-Sébastien Philippart

Categories : [Politique](#)

Date : 11 janvier 2015

Suite à l'inqualifiable massacre du journal *Charlie Hebdo* perpétré par deux djihadistes, la sagesse s'est empressée un peu partout de jurer qu'il ne fallait « pas faire d'amalgames » (entre islam et islamisme, musulman et terroriste...). On a raison de refuser les amalgames et c'est même une des tâches essentielles de la pensée que de les mettre en cause. Mais précisément, la pensée ne saurait se satisfaire d'incantations médiatiques. Comme l'écrivait avec force et intelligence le philosophe Abdenour Bidar dans une [tribune](#) publiée par *Marianne* le 3 octobre 2014 et adressée à l'islam :

"Je me bats ici, en Occident, dans chacun de mes livres, pour que cette sagesse de l'islam et de toutes les religions ne soit pas oubliée ni méprisée ! Mais de ma position lointaine je vois aussi autre chose que tu ne sais pas voir... Et cela m'inspire une question — « la » grande question : pourquoi ce monstre [Daesh] t'a-t-il volé ton visage ? Pourquoi ce monstre ignoble a-t-il *choisi ton visage et pas un autre* ? C'est qu'en réalité derrière ce monstre se cache un immense problème, que tu ne sembles pas prêt à regarder en face. Il faudra bien pourtant que tu finisses par en avoir le courage.

Ce problème est celui des *racines du mal*. D'où viennent les crimes de ce soi-disant « État islamique » ? Je vais te le dire, mon ami. Et cela ne va pas te faire plaisir, mais c'est mon devoir de philosophe. Les racines de ce mal qui te vole aujourd'hui ton visage sont *en toi-même*, le monstre est sorti de ton propre ventre — et il en surgira autant d'autres monstres pires encore que celui-ci que tu tarderas à admettre ta maladie, pour attaquer enfin cette racine du mal !"

Entre l'affirmation péremptoire assénant que « tout cela n'a rien à voir avec l'islam » et l'intention annonçant que « tout cela ne devrait rien à voir avec l'islam », il y a une nuance qui prend déjà la mesure de la question. Autrement dit, la pensée ne peut pas se construire patiemment (ce qui ne veut pas dire : en ne répondant pas à l'urgence de la situation) à coup de grands principes et de slogans dont l'incessante répétition est là où se monnaient les passions tristes.

L'événement, dit le philosophe, c'est toujours ce que l'on n'attendait pas. L'horreur, c'est toujours l'impensable qui, pourtant, est arrivé. Arrivé contre toute attente, en la dépassant infiniment. Ceux qui pensaient s'y attendre n'en reviennent toujours pas. Ceux qui s'y attendaient demeurent stupéfaits. Seule la désespérance, dans une sorte de prémonition, peut être sensible à l'impensable. Mais la désespérance reste désespérément muette.

Aussi, le tragique de l'événement réside dans son caractère absolument irrattrapable. Le mal que l'on n'a pas vu venir est fait. Et il est fait à jamais, pour l'éternité. Le mal, c'est l'irréparable. Seul le temps, ou plutôt l'oubli, semblerait estomper la proximité insoutenable de ce qui s'est passé. Sauf que — et nous le savons, nous qui avons érigé le devoir de mémoire en impératif politique —, passer sur le passé renforcera fatalement l'intention criminelle : effacer des hommes et leur humanité. Devoir de mémoire qui oublie toutefois que l'exigence de commémoration, pour pouvoir se faire, suppose une omission minimale.

Sous le coup de l'événement, héritier de toute une tradition intellectualiste, la sagesse exhorte également un peu partout, quasi mécaniquement, à ne pas céder à l'émotion. Mais dès l'instant où surgit l'émotion, on y a d'ores et déjà cédé. L'émotion, c'est tout le poids incommensurable de la fatalité événementielle qui hurle en nous et auquel nous ne pouvons pas nous soustraire.

On ne peut s'abstraire de l'émotion que par précipitation : en lui substituant la rage d'une « raison » qui tournera à vide et que nous appelons « pensée-réflexe ». Laquelle n'est jamais qu'une sorte d'émotion déguisée, enlisée dans l'exercice d'un rôle imposé.

Si l'émotion constitue l'épreuve de notre impuissance, cette impuissance vécue n'est pas insignifiante. Elle signifie qu'en elle l'événement est *accueilli* douloureusement. En réalité, toute la confusion, l'obscurité ou l'irrationalité que l'intellectualiste prête à l'émotion recouvre le fait que, tout à coup, nous sommes touchés comme en plein cœur par quelque chose d'énigmatique et de *singulièrement exigeant*. Le saisissement se déploie sous la forme d'une interrogation pressante, une convocation à laquelle nous ne pouvons pas nous dérober. Une interrogation encore diffuse, vague, indéfinie. L'émotion constitue ainsi une incompréhension où s'éveille brusquement un *besoin de comprendre* qui ne dispose d'aucun moyen.

L'émotion qui nous absorbe jusqu'à, l'espace d'un instant, vider notre regard, est passagère. C'est dire que ce qui s'est passé nous échappe *en tant que tel*. Parce que nous sommes saisis par l'émotion, le temps où l'on se met à *réaliser* ne peut apparaître qu'en décalage, — après coup. Mais précisément : la vague interrogation qui déferle à travers l'émotion exige une résolution. Nous sommes là mis en demeure de nous « reprendre », comme on dit, c'est-à-dire, en réalité, d'articuler *en pensée* l'énigme qui nous a bouleversés.

Si le travail de la pensée ne se fait pas en « accompagnant » l'énigme accueillie dans l'émotion, celle-ci s'absorbe en elle-même en se rigidifiant. L'émotion abandonnée à elle-même, ne pouvant se supporter, minée par son questionnement, cherche alors à se combler : par des conduites magiques comme la fuite terrifiée, le déni ou la haine sans discernement, la situation se résout dans l'outrance de la simplification. Au comble de l'émotion, la fuite terrifiée, le déni ou la haine sans discernement font *disparaître magiquement l'ennemi*.

Le travail de la pensée procède donc quant à lui d'un petit « miracle ». Lorsque nous réfléchissons à l'événement, tout se passe comme si le mal définitivement accompli était encore à venir. Le

recul de la pensée consiste — par le biais de la représentation — à tenir d'une certaine manière le passé ou la fatalité à distance. La pensée est d'ores et déjà une remémoration et la chose s'y donne en se profilant.

Se représenter ce qui s'est passé constitue ainsi la capacité à *prendre la mesure de la chose*, en vue de pouvoir prendre des mesures, des mesures appropriées. Par la pensée, ce qui pointait comme question indéterminée dans l'émotion est transposé en *problème*. La nature de la pensée ou de la raison consiste de cette façon à se poser des problèmes qu'elle entend résoudre adéquatement.

Mais faire face à la chose et pouvoir s'en saisir n'implique pas que nous en saisissons tous les aspects. Ce que la pensée met en forme ou ce qui se profile en elle conserve les traces du caractère énigmatique de l'événement. La pensée n'épuisera jamais ce qui la met en branle et la remue. Elle ne pourra jamais s'achever dans une conclusion définitive. Elle n'échappe pas en ce sens à une certaine fatalité.

Autrement dit, coupée de la teneur dramatique de l'événement, la raison n'est plus qu'un emballage de catégories creuses que plus rien ne retient. La pensée-réflexe s'épuise dans l'enchaînement aveugle d'éléments de langage où se répète indéfiniment la même incapacité à réaliser ou prendre conscience.

L'exhortation spontanée et massive à « ne pas faire d'amalgames » participe naïvement à cet activisme circulaire de la pensée-réflexe. Elle agit à titre de principe de précaution. Or la pensée ne peut procéder d'un tel principe, né d'un court-circuit entre l'émotion et la pensée. À travers le principe de précaution, l'émotion n'inspire plus la pensée : dans une sorte de pétition de principe, ce qui se fait passer pour une méthode veut donner raison à la peur que l'on est *supposé* avoir. Ne voulant rien savoir de l'avenir, le principe de précaution entend pourtant le devancer.

Mais penser, c'est toujours courir le risque de l'erreur. Refuser le risque revient à refuser de penser. Les véritables risques ne se prennent pas, par ailleurs, sans une confiance minimale et inversement : une confiance authentique n'est pas sans risques. Une pensée qui cherche avec confiance est de cette manière une pensée qui sait qu'il est *dans sa vocation* de pouvoir *revenir* sur les raccourcis qu'elle a, naïvement, peut-être emprunté. Cela s'appelle « ré-fléchir ».

Si donc le discours de l'extrême-droite constitue une pensée-réflexe où sont *assumés* les amalgames qui forment un système motivé par l'abandon d'une émotion à la haine, il convient de prendre garde également à ce que l'on pourrait appeler une « sagesse de principe », par quoi la *peur* des amalgames laisserait la pensée interdite en l'empêchant de travailler à cibler l'ennemi et au réarmement moral.

Il ne faut pas qu'une sagesse de principe serve d'alibi à notre appréhension du mal incarné par cette nouvelle forme d'islamisme, en instituant l'idée, par une sorte de méfiance généralisée, que

## **iPhilo - la philosophie en poche**

La première application de philosophie pour iPhone

<http://iphilo.fr>

---

l'ennemi à abattre est d'abord en chacun de nous-mêmes, nous, les consciences démocratiques<sup>[1]</sup>.

### **#JeSuisCharlie**

<sup>[1]</sup> Nous avons avancé [ailleurs](#) que chacun d'entre nous est exposé à la possibilité de se faire l'agent du mal. Mais cela ne revient pas à dire que l'ennemi est intérieur, puisque c'est la confiance dans laquelle s'exerce la pensée stimulée par l'espace-temps démocratique, qui nous permet de surmonter les failles d'où pourrait surgir la haine. Le mal surgirait alors lorsque l'individu (ou le groupe) se laisserait fasciner et donc déborder par les failles qui scandent la confiance.